Les oiseaux de passage : (voir compte-rendu bibliographique)

Autor(en): **Mex., Alph.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 42

PDF erstellt am: **09.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-226041

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lausanne — 73me Année N° 42 Samedi 20 octobre 1934

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

DOU FIN Z'AGOTTARE

Deux fins dégustateurs.

N'è pas à man[1] de tot lo mondo
D'itre agottâre, vo repondo !
Faut on goût fin, faut dâo metî,
Faut oquie que vo sâi baillî :
Onn' épélue[2] que s'einfate
Dein la cervalla po de bon.
Eh bin ! tot cein, Luvi dâi patte
Et lo Djan l'avant à tsavon.

On coup, noûtrè doû z'agottâre
Dein on cavot l'ètant à bâire
Ein tereint trâi verr' âo guillon
D'on bin pucheint bosset, ma fion !
Laissîvant dein lâo mor lè gotte
Pu lè fasant rebedoulâ
Du la guierguietta tant qu'âi potte
Bin adrâi, dèvant d'avalâ.

— L'è bon ! fasâi Luvi dâi patte
L'è on clliâ franc !... Nom d'onna ratta !
Tot parâi, ie mè laisse on son[3]
D'oquie que n'è pas 'na façon
Dâo bâire de noûtron vegnoûbllio :
On rein ! mâ baille vè lo bet
Fenameint 'na senteu de... trobllio !
Ie l'acheint on bocon lo couer[4].

— T'a pas tant too, ami Luvette,
Que dit Djan, breinneint sa guierguietta,
Onna gordja âo coraillon,
Ein faseint oûre onna brison
De leinga. Vâi ! crâno breuvâdzo !
Mâ... clli son n'acheint pas lo couer.
Te pâo mè craire, vu mon âdzo,
L'è bo et bin 'n oudeu de fer.

— De couer, tè dio ! — Na, de ferraille !
— De vîlhio couer ! — Na, de serraille,
L'è tot ! — De couer, et pu l'è bon !...
Sè sant cottâ[5]. Et pu, l'âoton,
Lo bosset vouîdo, on sè dépatse
De founâ. L'ant trovâ âo fond
Onna clliâ avoué onn' eintatse
Ein couer... L'avant ti doû raison.

Marc à Louis.

[1] Ce n'est pas à la portée. — [2] Etincelle. — [3] Arrière-goût. — [4] Cuir. — [5] Entêté.

LES OISEAUX DE PASSAGE

(Voir compte-rendu bibliographique).

Scène VI de l'acte III.

Personnages : **Robert,** caporal et laitier.
La Julie, qui a une fille à marier.
Daisy, jeune fille.

Robert, La Julie (un instant de silence)

Robert. — Vous avez encore besoin de quelque chose ?

La Julie. — Oui... du fromage râpé... pour la soupe.

Robert. — Combien ?

La Julie. — Mettez m'en pour cinquante centimes.

Robert (préparant un cornet). — C'est ça, Madame Parisot, c'est ça !... J'ai tout ce qu'il faut : fromage râpé, par n'importe quelle quantité, rabais par quintal ou par tonne...

La Julie (plaisantant). — Ça vous arrive-t-il d'en fournir un quintal à la fois ?

Robert. — J'ai un client qui vient en chercher plein une caisse à gravier.

La Julie. — Est-ce possible ?... Qui donc...

Robert. — Vous n'en revenez pas, hein Madame Parisot ?

La Julie. — Ma foi non, une pareille quantité: qui peut bien ?...

Robert. — C'est, vous n'avez pas deviné, c'est le grand Paul !

La Julie. — Le grand Paul !... Mais pourquoi faire ? je me le demande...

Robert. — Confidentiellement... Mais vous me jurez de ne pas le redire !

La Julie. — C'est sûr que je vous le jure ! Alors ?...

Robert. — Il paraît qu'il le mélange à l'avoine.

La Julie. — A l'avoine ?

Robert. — Ce serait un remède... pour les chevaux poussifs !

La Julie. — Ah ! elle est bonne, celle-là. Il faut que je le dise à mon Louis.

Robert (avec un sourire de satisfaction). — Ne le dites pas à tout le monde. Seulement à Louis...

La Julie. — Oui, oui. Ah ! la bonne histoire ! C'est ainsi que le grand Paul drogue ses « phoques » avant de les mener à la foire. Je n'aurais jamais supposé... C'est donc bon pour le souffle, le fromage râpé...

Robert. — J'ai l'impression que dans les cas d'asthme on pourrait essayer...

La Julie. — Ma belle-mère qui en souffre... Redonnez-m'en un gros cornet... pour un franc.

Robert. — A votre service, un gros cornet *(il la sert).*

La Julie. — On ne s'ennuie pas avec Daisy Bolomey, quelle « tapette », hein ?...

Robert. — Une camarade d'école que j'avais un peu perdue de vue...

La Julie. — Vous n'y avez rien perdu. Une garçonnière, une mauvaise langue, une grande paresseuse !...

Robert. — Vraiment ?

La Julie. — Je n'aime pas critiquer le monde, mais enfin la vérité est toujours bonne à dire. Ces Bolomey, ce sont des gens qui travaillent peu, vivent bien et paient mal.

Robert. — Tiens ! je n'aurais pas pensé...

La Julie. — Oh ! vous apprendrez à les connaître. Cette Daisy est une enjôleuse...

Robert. — Elle n'est pas mal.

La Julie (s'animant). — Une poupée, Robert, une poupée ! A force de se peinturlurer, de se poudrer, de s'astiquer pendant des heures devant la glace... A propos, je gagerais qu'elle vous a fait des avances.

Robert. — Ah !... voilà.

La Julie. — J'aurais mis ma main au feu qu'elle ne voulait pas manquer l'occasion. C'est une intrigante !

Scène VII.

Les mêmes, Daisy.
(Daisy fait sa rentrée en trombe).

Daisy. — Ah ! mon Dieu ! Faut-il avoir la mémoire courte !... J'ai oublié de prendre encore du fromage râpé...

Robert. — Du...

La Julie. — Du fromage râpé !

Daisy (ironique). — Eh ! oui, mon Dieu oui, tante Julie !

La Julie (du tac au tac). — Bien sûr, on achète ce qu'on veut... en payant.

Robert. — Combien, Daisy ?

Daisy. — Pour dix sous, ça suffira. Quand il n'y en aura plus, je reviendrai.

La Julie (aigrement). — Une nouvelle occasion, parbleu !

Daisy. — On est si bien reçu ici qu'on a du plaisir à y revenir.

Robert. — Ça, c'est gentil.

La Julie. — Vous n'oublierez pas, Robert, que vous êtes attendu chez nous.

Robert. — Merci, Madame Parisot !

Daisy. — J'allais oublier de te dire que mon frère t'invite à dîner dimanche.

Robert. — Tu le remercieras beaucoup.

Daisy. — J'ai aussi une communication confidentielle à te faire.

La Julie (vexée). — Au revoir, Robert, je n'ai pas du temps à perdre, moi !

Robert. — Au revoir, Madame Parisot ! *(La Julie s'en va).* *Alph. Mex.*

UNE SEANCE MEMORABLE

LA Municipalité de Brantigny était réunie, l'autre soir, à la petite salle de l'auberge communale, pour discuter sur plusieurs points que comportait l'ordre du jour: l'achat d'une pompe, l'augmentation du traitement du garde-champêtre et la révision du règlement sur la destruction des « cancoires ».

David Borgnet, syndic, avait pour habitude d'émettre son opinion en premier lieu, quitte à voir venir les avis contraires qu'il se chargeait de combattre tout en ayant l'air de les trouver justes.

Il ouvrit donc la discussion :

— Pour ce qui est d'une nouvelle pompe dont vous connaissez le prix d'achat, moi, je trouve qu'on ne peut plus aller à un incendie en dehors du village avec notre vieille mécanique. Elle fait vergogne. C'est mon avis et je le partage. Et vous autres, qu'en dites-vous ?

Daniel du Crêt, qui avait bourré sa pipe pendant la proposition du syndic, après trois bouffées, dévisagea ses collègues :

— Parfaitement d'accord avec toi, syndic. Il faut ce qu'il faut, quand c'est pour le bien de la commune. Mais il me semble qu'en demandant à Ulysse, le maréchal, de nous « rapistoler » la pompe actuelle au plus près de sa conscience, ça nous reviendrait un bon bout meilleur marché qu'une neuve. On sait bien ce que c'est que de serrer deux-trois écroux, de changer un robinet et de retenir la mécanique. Après ça, en changeant trois roues sur quatre et en bien graissant les pistons, on doit pouvoir sortir la vieille pompe sans se faire crier après. J'ai dit.

Il avait des raisons personnelles de faire sa proposition: le maréchal était son beau-frère qui aurait ainsi l'occasion de fournir à la commune